Le Master 2 Projets Culturels dans l'Espace Public
de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne présente

DOSSIER DOCUMENTAIRE

Quartiers en crise : la culture à l'épreuve du feu

Mardi 14 février 2006 - 19h - 21h
Amphi Lefebvre, Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Novembre 2005. Les quartiers de Clichy-sous-Bois, Sevran, Aulnay-sous-Bois s'enflamment. A leur suite, d'autres quartiers populaires des banlieues de France s'embrasent sous la colère des jeunes. Le mal- être n'est pas nouveau et pourtant il persiste. Le traitement médiatique de ces récents événements met en avant la parole de certains hommes politiques, réduisant la crise des banlieues à des discours sécuritaires et à des considérations peu encourageantes. Les acteurs culturels quant à eux n'ont été que peu entendus.
Est-ce le sentiment de ne pas être directement impliqués dans ce conflit social ou la pudeur qui a tu leurs voix ? Pourtant, dans ces quartiers « où n'existe aucune des conditions minimales nécessaires à la constitution d'un monde figuré spatialement par des lieux de contacts, de croisements, de rencontres » (Jean-Paul Dollé, « Habiter le rien », *Le Monde* du 14/12/2005), la culture ne serait-elle pas un moyen de créer du lien, de l'échange et des repères ? Questionner les missions et le rôle de la culture dans les quartiers implique qu'elle se prévaut d'une utilité, utilité qu'on ne lui impose pas dans les centres villes. Cette rencontre-débat sera l'occasion d'écouter les analyses d'artistes, de responsables d'institutions culturelles et de collectivités territoriales sur cette actualité et, à travers ces regards croisés, de questionner la place, les missions et les limites de la culture dans ces quartiers.

Les invités :
Danièle Bellini : directrice des affaires culturelles de Champigny-sur-Marne
Guy Benisty : homme de théâtre, cofondateur (en 1993) et directeur du Githec
Catherine Boskowitz : metteur en scène, codirectrice du Collectif 12 / Friche A. Malraux à Mantes-La-Jolie

NB : Ce dossier ne se veut pas représentatif des points de vue des acteurs culturels, mais offre des éléments pour ouvrir la discussion et susciter les réactions.

Cycle de rencontres/débats
In Situ
art, culture, populations & territoires

Approche territoriale

1. La banlieue

Vous avez dit banlieue ?, Alain REY, Le Débat, n°80, mai-août 1994

« Le mot [banlieue] est fréquemment employé s'agissant des zones urbanisées près d'une grande ville, où que ce soit dans le monde ; mais toujours au singulier. Ces emplois sont neutres et leurs « connotations » restent souvent implicites : la banlieue de Seattle, de Rio, de Pékin renvoient à des situations géographiques et sociales absolument différentes. Quand le mot fonctionne dans le contexte français, il n'y a pas d'opposition nette entre banlieue parisienne et banlieues des grandes villes « de province ». Sans autre précision, la banlieue peut concerner d'autres villes que Paris mais un contexte est alors nécessaire. (…) L'emploi spécifique, au singulier, autorise encore des épithètes positives (« une banlieue douce à vivre », « une banlieue aisée ») ; mais l'emploi absolu (« la banlieue », « génération banlieue ») et surtout le pluriel sont entraînés irrémédiablement vers la crise sociale et l'abandon économique. »

Habiter le rien, Jean-Paul DOLLE, Le Monde du 14 novembre 2005

« Comment vivre - survivre - quand on habite dans le rien, et, peut-être, même le rien ? La récente poussée de violence dans les cités pose cette question fondamentale, quelque peu esquivée. Question qui en amène une autre : de quelle nature sont des sociétés - nos sociétés démocratiques - qui sécrètent, ou laissent se former, des territoires où n'existe aucune des conditions minimales nécessaires à la constitution d'un monde figuré spatialement par des lieux de contacts, de croisements, de rencontres - rues, places, etc. ? »

2. Paroles d'habitants

Côté banlieue, Récits au bord des villes, Evelyne VOLPE, Editions La Découverte, Paris 2004, page 57-64-67

« La banlieue, c'est le ghetto. C'est mort, ça manque de loisirs, une tristesse incroyable. (…) La banlieue ça n'a pas de cœur c'est trop grand. A Paris, il y a toutes sortes de gens. Mais en banlieue, il y a des catégories, des zonards et des cadres moyens. Il n'y a pas de fantaisie. »

Point de vue d'une classe de 12-13 ans d'une classe du collège des Lilas

« Il y a aussi le côté fleuri et gai et joyeux. Où la banlieue est magnifiquement décorée. Et aussi où les gens laissent leur porte ouverte au monde. Les personnes habitent dans des pavillons splendides et frais. Un endroit tranquille, paisible et calme. C'est là que j'aimerais vivre ! »
« La banlieue pour moi, ça doit être un endroit fleuri, rempli de verdure. Où toutes les personnes qui y habitent se connaissent et se respectent. Et comme les autres endroits, il y aurait des petits voyous qui amusent le village et les autres enfants. Ce serait de belles petites maisons, avec un jardin derrière. Devant, ce serait rempli de belles fleurs de toutes les couleurs. Il y aurait une petite forêt à côté et un petit ruisseau entourant la banlieue, plein de petits ponts ? Avec aussi deux ou trois théâtres pour amuser ceux qui s'ennuient. Ma banlieue à moi est comme Les Lilas, mais moins fleurie. Et les petites maisons sont des immeubles, le fleuve est une route. Les Lilas, c'est rempli d'immeubles, et les rues sont toujours encombrées… Quand il pleut, il n'y a pas pire que Les Lilas, car c'est toujours gris, et tous les bacs à sable sont inondés. »

3. Le problème de l'équipement

« *Le Grand Paris* », chronique élaborée par le comité de rédaction d'Art en France, avec le concours de MM. Pontus Grate, Pierre Schneider, Daniel Ternoir, in Art de France, n°2, Paris 1962

« Le problème de l'équipement est devenu aussi aigu dans l'agglomération parisienne, sinon plus, que le problème du logement. Et l'équipement doit être entendu en un sens très fort, très impérieux, c'est-à-dire comme la création de noyaux urbains viables avec tout ce qui est nécessaire pour obtenir autre chose que des champs de villas et des vallées de HLM.
Paris ayant même atteint les limites de croissance de la mégalopolis, il convient de suspendre son développement et avant tout d'organiser et d'humaniser les formations parasitaires dangereuses qui l'environnent… Le problème fondamental n'est pas de tracer une ville neuve de toutes pièces (comme certains l'ont proposé) ou sur les vestiges de la ville ancienne, mais de coordonner des membres épars, d'animer des zones épars, d'animer des zones inertes. Aménager est animer… »

Acteurs culturels

1. Didier Bezace

Entretien avec Didier Bezace, directeur du Théâtre de la Commune à Aubervilliers par Fabienne DARGE, Le Monde du 3 janvier 2006

« **Pour quelles raisons le théâtre doit-il, selon vous, continuer à être présent en banlieue ?**
C'est tout simplement le lieu [la banlieue] qui me paraît le plus juste aujourd'hui pour faire du théâtre. (…) Travailler à Aubervilliers, c'est exprimer concrètement cette solidarité avec des gens dont je me sens proche, même si je n'ai pas les mêmes problèmes qu'eux. Et je pense que la banlieue est actuellement le lieu où le théâtre populaire et les ambitions de la décentralisation ont le plus de sens.

Pourquoi ?
(…) Il me semble qu'aujourd'hui ce serait un théâtre qui joue véritablement un rôle dans la vie des gens. (…) Si nos banlieues sont bien des zones socialement difficiles, où la vie est dure, c'est bien là d'abord qu'il faut maintenir les outils de liberté et de résistance qui sont ceux du théâtre. Serait populaire un théâtre qui a cette nécessité, éprouvée moralement et physiquement par le public, parce qu'il lui offre le pouvoir de se réfléchir et de réfléchir le monde, et donc une possibilité de se réconcilier un peu avec le réel.

On vous reproche souvent, à vous comme à vos confrères de Seine-Saint-Denis, de ne pas attirer les publics vraiment difficiles et de faire venir plus de Parisiens que de banlieusards…
Quand je suis arrivé à la Commune, en 1997, il y avait 400 abonnés et un pourcentage d'Albertivillariens dans le public de 4% à 5%... Aujourd'hui on en est presque à 30%, avec 2500 adhérents au théâtre. Bien sûr, le public parisien vient, et heureusement d'ailleurs : nous sommes un Centre dramatique national, pas un théâtre municipal… Ce qui serait gênant, c'est que nous soyons un ghetto parisien exilé en banlieue, mais ce n'est pas le cas ».

2. Thomas Hirschhorn

Quand l'art agite la cité, Nathaniel HERZBERG, Le Monde du 11 janvier 2006

« En mai 2004, le plasticien Thomas Hirschhorn et les habitants du quartier du Landy à Aubervilliers, montaient ensemble le Musée précaire (expositions, conférences, ateliers, bibliothèque) et exposaient pendant huit semaines Dali, Duchamp ou Warhol au pied de la barre Albinet.
« Gwenaël Florès, responsable de la maison des jeunes Rosa-Luxemburg, au pied de la barre, explique : « Le chômage, la pauvreté, ça n'a pas reculé avec le Musée précaire. Mais le regard des jeunes sur l'art a bougé. Et celui de l'extérieur sur le quartier, aussi. La ville prévoyait de rénover tout le quartier du Landy, (…), mais ça ne devait presque pas toucher Albinet. Comme d'habitude on passait à côté. Là, ils ont changé tout le projet et centré l'effort ici. Ils vont créer un parc, une coulée verte jusqu'au canal. Je sais pas s'ils le diront mais c'est le musée qui a permis ça ».
[Patricia, une habitante du quartier du Landy] : « Duchamp (…), celui-là ne m'en parle pas ! Jean-François, il en est tombé raide. On était ensemble depuis vingt-trois ans, on n'avait jamais parlé de peinture et là, je ne l'ai plus reconnu. Il ne bougeait pas des conférences, restait collé devant les œuvres, lisait des trucs. Je lui ai dit : « Jean-François, tu me trompes avec Duchamp ! ».
« Jean-François Isaia, 43 ans, est mécanicien automobile. Mis à part les travaux de carrosserie, il n'avait jamais approché la peinture. (…). Et puis il y eu Duchamp, le coup de foudre. « Je ne sais pas comment en parler. Je suis allé lire sur lui, à la bibliothèque. Sur les autres aussi d'ailleurs, parce que j'aime bien comprendre. Mais avec lui c'est pas pareil. Un flash. Vous savez quand on ressent quelque chose, mais qu'on n'arrive pas à l'expliquer. Je n'ai jamais mis les pieds à Pompidou mais j'ai acheté quelques livres sur lui et un DVD. Je les regarde de temps en temps. J'aime c'est tout ». »

3. Contre l'apartheid culturel

Contre l'apartheid culturel, Antoine DE BAECQUE, Mathilde LA BARDONNIE et René SOLIS, Libération, 5 janvier 2006

« Moi qui travaille depuis longtemps dans ce bassin démographique, je vois comme un trésor immense que la banlieue soit ce qu'elle est. Les forces vitales sont difficiles à gérer parce qu'elles sont nouvelles. Et ce qui est nouveau nous arrive en plein visage. Ça a toujours été une histoire d'immigrations, depuis les Bretons jusqu'à aujourd'hui. C'est un bassin d'énergie formidable. Quand on privatise des services publics, il y a quelque chose d'arraché à l'identité de ces gens. Ici, en banlieue, cela fait très mal. Je suis persuadé que tous les habitants de Gennevilliers peuvent légitimement se tenir debout. J'ai toujours eu l'impression que nous étions paradoxaux.[…] Mais je suis aussi certain que nous sommes utiles, et même indispensables. » *Bernard Sobel (Théâtre de Gennevilliers)*

« Chaque fois que des enquêtes sont menées auprès des Nanterrois, on s'aperçoit que le théâtre est cité en premier ou en deuxième quand on les interroge sur l'identité de la ville, même s'ils n'y vont pas. C'est un lieu qui existe depuis trente-cinq ans et qui a trouvé une adhésion. Nous ne sommes pas là pour être instrumentalisés, mais nous ne pouvons pas oublier notre environnement. » *Jean-Louis Martinelli (Théâtre de Nanterre-Amandiers)*

« Nous sommes comme une goutte d'acide sur la fracture, dans des endroits où la violence de la cité est théâtralisée. » *Bernard Sobel*

« L'image de la goutte d'acide me semble très juste. Au moment de la présidentielle, on nous a posé la même question. Mais ni Shakespeare ni les auteurs contemporains ne sont là pour panser les blessures ! Plutôt pour aider à les penser. » *Didier Bezace*

Analyses des événements de novembre

1. Dans la presse française

Les Raisons de la colère, Laurent BONELLI, Le Monde diplomatique de décembre 2005

« Des milliers de voitures brûlées, des équipements collectifs (écoles, crèches, gymnases) détruits, l'instauration de l'état d'urgence, près de 4 700 personnes interpellées, plus de 400 condamnées à de la prison ferme (au 25 novembre) : le bilan des troubles qui ont secoué la France de la fin octobre à la mi-novembre 2005 est lourd en termes matériels, humains et psychologiques. Mais que s'est-il passé ?

De nombreux commentateurs français comme étrangers s'accordent pour déceler dans cette crise les prodromes de l'effondrement de notre société sous les coups de ceux qu'ils présentent alternativement comme des « hordes de loups », les « ennemis de notre monde » ou comme l'avant-garde éclairée d'un sous-prolétariat « postcolonial ». Ils insistent tour à tour sur la fin du « modèle français », le « développement d'une société parallèle placée en dehors des lois de la République » ou la « crise de la civilité urbaine ». Avant d'énoncer ces grandes généralités conformes à leurs intérêts politiques et sociaux, ces observateurs auraient été inspirés de s'en tenir plus modestement aux préceptes de base d'analyse de l'action collective. Pour comprendre ces désordres, il convient en effet de revenir sur leurs conditions sociales, les raisons de leur déclenchement et leur caractère contingent (les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets). En toile de fond de ces violences figure d'abord une crise de reproduction des milieux populaires, qu'ont affectés en profondeur les conséquences de la crise économique amorcée dans la seconde moitié des années 1970 et les transformations induites par le passage à un modèle postfordiste de production.(…) Ce phénomène touche particulièrement les jeunes. Dans les quartiers qui ont fait l'actualité ces dernières semaines, les données de l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) indiquent des taux de chômage considérables pour les 15-24 ans : 41,1 % dans le quartier de la Grande-Borne, à Grigny (contre 27,1 % pour la commune), 37,1 % dans le grand ensemble de Clichy-sous-Bois - Montfermeil (31,1 %). (…) Dans le même temps, la massification de l'enseignement a prolongé dans le système scolaire des adolescents qui en auraient été exclus, les amenant pour un temps à nourrir des espoirs d'ascension sociale qui les éloignent encore du monde ouvrier de leurs parents. Espoirs rapidement déçus d'ailleurs, puisque l'école ne transforme pas les hiérarchies sociales (...) Le recours à une violence incendiaire, nourrie par des années de dégradation sociale, économique et de durcissement du contrôle, a trouvé des ressorts pour se déployer dans la radicalité du discours du ministre de l'intérieur et dans la caisse de résonance qu'ont constituée les médias, télévisés notamment. Le mélange de mépris social et de virilité guerrière dont M. Nicolas Sarkozy a fait montre lors de ses déclarations publiques a attisé les troubles. Il a cristallisé les humiliations et les rancœurs localement accumulées, en leur donnant une cible commune. Fervent partisan du rapport de forces, le ministre entendait sans doute de la sorte tirer des bénéfices politiques de sa fermeté, en même temps que briser ce qu'il percevait comme des résistances à sa politique d'ordre. Ce calcul peut être juste à court terme, mais il a accru l'intensité des violences et laissera dans la mémoire collective des cités des traces indélébiles dont il est impossible d'anticiper les effets. A l'instar des assemblées générales de grévistes, qui commencent toujours par l'énumération des autres dépôts, universités ou établissements entrés dans le mouvement, toute mobilisation locale tire une bonne part de son efficacité de la dynamique collective dans laquelle elle s'inscrit. Qui, dans ce cas, a été admirablement relayée par la presse, cartes enflammées et « palmarès » de destructions à l'appui. Plus qu'une logique d'imitation nourrie par la volonté de faire « mieux » que la cité voisine, le traitement des informations relatives à la crise a synchronisé, homogénéisé et diffusé des répertoires d'action violente, et ainsi accrédité la fiction d'un mouvement national. Ces principes de base de la sociologie de l'action collective permettent de comprendre la dynamique de la crise, et invalident définitivement les théories sur sa manipulation par des islamistes radicaux ou des groupes criminels organisés. Ces élucubrations reflètent au mieux l'incapacité de leurs auteurs à comprendre la situation, au pire une manipulation cynique destinée à justifier la perte de contrôle et/ou des mesures radicales pour y faire face. Car c'est sans doute là que réside l'un des risques majeurs des récents événements. »

Sciences-Po est allé chercher les jeunes intelligences de banlieue, Annette LEVY-WILLARD, Libération du 7 janvier 2006

« Les banlieues, étudiées par tous ces chercheurs, restaient cependant invisibles à la classe politique. Il a fallu que les voitures brûlent pour qu'on en parle. C'est plus facile de montrer la violence que la souffrance, les voitures en flammes, les affrontements entre les jeunes et les forces de l'ordre. Mais on a des hommes politiques, élus locaux, élus régionaux, comme le maire de Bondy, celui de Bobigny, ou Patrick Braouezec à Saint-Denis, qui connaissent très bien chaque quartier de leur ville. D'ailleurs, dix millions de personnes habitent dans les banlieues. C'est plutôt la France du centre-ville, des villes moyennes ou des campagnes qui découvre la réalité, et de la façon la plus choquante. Mais n'oublions pas ceux qui vivent le drame de voir leur quartier décrit médiatiquement comme le lieu de la violence, du danger, de la désinclusion nationale, alors que dans leur vie quotidienne ils savent que ce n'est pas vrai. Bien sûr, il y a des cités indignes de la France, mais pour autant il peut faire bon vivre dans ces villes. »

2. Dans la presse étrangère

Y a urgence, Mix & Remix, Lausanne, in Courrier International n° 785 du 17 au 23 novembre 2005

Logique économique et ghettoïsation, Dietmar DATH, Frankfurter Allgemeine Zeitung in Courrier International n°785, du 17 au 23 novembre 2005

« Car ceux qui saccagent les banlieues dans le monde entier n'aspirent pas à d'autres républiques, mais à quelque chose de différent, qui est partout la même chose. (…) Ceux (les jeunes en colère) de Paris demandent tout simplement du « respect ». Parce que le petit-bourgeois retraité ne connaît de l'islam que Ben Laden – et encore, par la télévision-, les jeunes des environs de Paris se mettent à invoquer Allah. (…) Les jeunes en colère ont en commun l'absence de perspective. Pourquoi chaque groupe ethnique ou religieux que le hasard rassemble n'irait-il pas se parer d'un vernis idéologique ? Car, en fin de compte, même les grandes guerres économiques pour le contrôle de zones d'influence ont été menées par le passé sous couvert d'affrontements religieux et culturels. »

Dossier réalisé dans le cadre de la rencontre **Quartiers en crise : la culture à l'épreuve du feu** préparée par Violaine Dupic, Elise Laurent, Charlotte Morel et Jeanne Pariente, étudiantes au sein du Master 2 Projets Culturels dans l'Espace Public / Université Paris I Panthéon-Sorbonne. **Sous l'impulsion de** Pascal Le Brun-Cordier, professeur associé, resp. du Master. Informations sur le Master : www.univ-paris1.fr et http://masterpcep.over-blog.com